

## Le Sida : virulence ou prophylaxie ?

Sida, virus électroniques, terrorisme... La virulence advient lorsqu'un corps, un système, un réseau expulset tous leurs éléments négatifs et se résolvent en une combinatoire d'éléments simples. La virulence est dans ce sens étroitement liée à la fractalité et à la digitalité. C'est parce que les ordinateurs, les machines électroniques sont devenus des abstractions, des machines virtuelles, des non-corps que les virus s'y déchaînent (elles sont bien plus vulnérables que les machines mécaniques traditionnelles). C'est parce que le corps lui-même est devenu un non-corps, une machine électronique et virtuelle, que les virus s'en emparent.

La médecine classique ne peut plus rien contre l'actuelle pathologie du corps, qui affecte le corps non comme *forme*, mais comme *formule*. Le corps du cancer, c'est le corps victime du dérèglement de sa formule génétique. Le corps sidéen, c'est le corps lésé, affecté dans ses réseaux d'immunités, dans ses réseaux de contrôle et d'anticorps.

Ces nouvelles pathologies sont les maladies d'un corps codifié et modélisé, ce sont des maladies du code et du modèle.

L'être humain conçu comme machine électronique et cybernétique devient le terrain d'élection des virus et des maladies virales, tout comme les ordinateurs deviennent le terrain d'élection des virus électroniques.

Là non plus il n'y a pas de prévention ni de thérapie efficaces, les métastases envahissent « virtuellement » tout le réseau, les langages machiniques désymbolisés n'offrent pas plus de résistance aux virus que les corps désymbolisés. La panne, l'accident mécanique traditionnel relevaient d'une bonne vieille médecine de réparation, mais les soudaines défaillances, les soudaines anomalies, les soudaines « trahisons » des anticorps (en dehors même de tout piratage délibéré) sont sans remède.

La viralité est la pathologie des circuits fermés, des circuits intégrés, de la promiscuité et de la réaction en chaîne. C'est une pathologie de l'inceste, pris dans un sens large et métaphorique.

« Celui qui vit par le même périra par le même. L'impossibilité de l'échange, de la réciprocité, de l'altérité, secrète cette autre altérité invisible, diabolique, insaisissable, cet Autre absolu qu'est le virus, lui-même fait d'éléments simples et d'une récurrence à l'infini.

« Nous sommes dans une société incestueuse. Et le fait que le Sida ait touché d'abord les milieux homosexuels ou drogués tient à cette incestuosité des groupes qui fonctionnent en circuit fermé.

L'hémophilie touchait déjà les générations de mariages consanguins, les lignées à forte endogamie. La maladie étrange qui a frappé longtemps les cyprès était une sorte de virus qu'on a fini par attribuer à une différence moindre de température entre les hivers et les étés, à une promiscuité des saisons : le spectre du Même a encore frappé. Dans toute compulsion de ressemblance, extradition des différences, dans toute contiguïté des choses avec leur propre image, dans toute confusion des êtres avec leur propre code, il y a une menace de virulence incestueuse, d'une altérité diabolique qui vient détraquer cette si belle machine. Sous d'autres formes, c'est la résurgence du principe du Mal (ni morale ni culpabilité là-dedans : le principe du Mal est tout simplement synonyme du principe de réversion et du principe d'adversité. Dans des systèmes en voie de positivisation

totale, et donc de désymbolisation, le mal équivaut simplement, sous toutes ses formes, à la règle fondamentale de réversibilité).

« Il y a une conséquence terrifiante à la production ininterrompue de positivité : car si la négativité engendre la crise et la critique, la positivité absolue, elle, engendre la catastrophe, par incapacité justement de distiller la crise. Toute structure, tout système, tout corps social qui traque, qui expulse, qui exorcise ses éléments négatifs et critiques court le risque d'une catastrophe par réversion et implosion totale, comme tout corps biologique qui traque et élimine tous ses germes, ses bacilles, ses parasites, tous ses ennemis biologiques, court le risque du cancer, c'est-à-dire d'une positivité dévorante de ses propres cellules, il court le risque d'être dévoré par ses propres anticorps, désormais sans emploi.

« Il est logique que le Sida (et le cancer) soient devenus les prototypes de notre pathologie moderne et de toute viralité meurtrière. Quand on livre le corps aux prothèses artificielles en même temps qu'aux fantaisies génétiques, on désorganise ses systèmes de défense, on brise sa logique biologique. Ce corps fractal voué à la multiplication de ses propres fonctions vers l'extérieur est en même temps voué à la démultiplication interne et irrépressible de ses propres cellules. Il entre en métastase : les métastases internes et biologiques sont en quelque sorte symétriques des métastases externes que sont les prothèses, les réseaux, les branchements.

« Dans un espace surprotégé, le corps perd toutes ses défenses. On sait que dans les salles d'opération, la prophylaxie est telle que nul microbe, nulle bactérie ne peut survivre. Or c'est là même, du fond de cet espace absolument clean, qu'on voit naître des maladies mystérieuses, anormales, virales. Car les virus, eux, résistent et prolifèrent dès qu'ils ont la place libre. Au fond, tant qu'il y avait des microbes, il n'y avait pas de virus. Dans un monde expurgé des vieilles infections, dans un monde clinique « idéal », se déploie une pathologie impalpable, implacable, née de la désinfection elle-même.

Pathologie de troisième type. De même qu'on a affaire dans nos sociétés à une violence nouvelle, née du paradoxe d'une société permissive et pacifiée, on a affaire à de nouvelles maladies qui sont celles de corps surprotégés par leur bouclier artificiel, médical ou informatique. Donc vulnérables à tous les virus, aux réactions en chaîne les plus « perverses » et les plus inattendues. Une pathologie qui ne relève plus de l'accident ou de l'anomie, mais de « l'anomalie ». Exactement comme pour le corps social, où les mêmes causes entraînent les mêmes effets pervers, les mêmes dysfonctionnements imprévisibles, anomalies et terrorismes multiples, qu'on peut assimiler au désordre génétique des cellules, là aussi à force de surprotection, de surcodage, de surencadrement. Le système social, comme le corps biologique, perd ses défenses symboliques naturelles à mesure même de la sophistication technologique de ses prothèses. Et cette pathologie inédite, la médecine aura bien du mal à la conjurer, car elle-même fait partie du système de surprotection, d'acharnement protectionniste et prophylactique du corps. De même qu'il n'y a apparemment pas de solution politique au problème du terrorisme, de même il ne semble pas y avoir actuellement de solution biologique au problème du Sida ou du cancer – et pour la même raison : c'est que ce sont des symptômes anomaux, un certain type de violence et de maladies nouvelles venues du fond du système lui-même, et contrecarrant avec une violence ou une virulence réactionnelle le surencadrement politique du corps social, le surencadrement biologique du corps tout court.

Pourtant cette nouvelle forme de virulence est ambiguë, et le Sida en est un exemple. Le Sida sert d'argument à un nouvel interdit sexuel, mais ce n'est plus un interdit *moral* : c'est un interdit fonctionnel sur la circulation du sexe. On rompt avec tous les commandements de la modernité. Or le sexe, comme l'argent, comme l'information, doit circuler librement. Tout doit être fluide, et l'accélération est fatale. Révoquer la sexualité sous prétexte de risque viral, c'est aussi absurde que d'arrêter les échanges internationaux sous pré-

texte qu'ils alimentent la flambée cancéreuse du dollar. Personne n'y songe sérieusement. Or, d'un seul coup, avec le Sida : arrêt sur le sexe. Contradiction dans le système ? Peut-être ce suspense a-t-il une finalité énigmatique, liée contradictoirement à la finalité tout aussi énigmatique de la libération sexuelle ?

On connaît l'autorégulation spontanée des systèmes, qui produisent leurs propres accidents, leurs propres freinages, afin de survivre contre leurs propres principes. Nulle société ne survit que *contre* son propre système de valeurs : il faut qu'elle en ait un, il faut aussi nécessairement qu'elle le nie et se détermine contre lui. Or nous vivons sur deux principes au moins : celui de la libération sexuelle, celui de la communication et de l'information. Mais tout se passe comme si l'espèce produisait d'elle-même, via la menace du Sida, un antidote à son principe de libération sexuelle, et, à travers le cancer, qui est un dérèglement du code génétique, et donc une pathologie de l'information, une résistance au principe tout-puissant du contrôle cybernétique. Et si tout cela signifiait un refus des flux obligés de sperme, de sexe, de signes, de parole, un refus de la communication forcée, de l'information programmée, de la promiscuité sexuelle ? S'il y avait là une résistance vitale à l'extension des flux, des circuits, des réseaux – au prix d'une nouvelle pathologie meurtrière certes, mais qui finalement nous protégerait de quelque chose de plus grave encore ? Avec le Sida et le cancer, nous payerions le prix de notre propre système : nous exorcisons sa virulence *banale* sous une forme *fatale*.

Nul ne peut préjuger de l'efficacité de cet exorcisme, mais il faut se poser la question : à quoi résiste le cancer, à quelle éventualité pire encore (à l'hégémonie totale du code génétique) ? À quoi résiste le Sida, à quelle éventualité pire encore (à une épidémie sexuelle, à la promiscuité sexuelle totale) ? C'est le même problème avec la drogue : toute dramatisation mise à part, il faut se demander ce dont elle nous protège, quelle ligne de fuite elle constitue devant un mal pire encore (l'abrutissement rationnel, la sociabilité normative, la pro-